

BEYOĞLU

DIRECTION: Beyoğlu, Hôtel Rhédonal Palace — Tél. 41992

RÉDACTION: Bereket Zade No. 34-35 Margharit Harli ve Şi — Tél. 49256

Pour la publicité s'adresser exclusivement à la Maison

KEMAL SALIH-HOFFER-SAMANON-HOULI

Istanbul, Sirkeci, Ayazendi Cad. Bahramin Zade H. Tel. 21111-15

Directeur-Propriétaire: G. PRIM

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

Au bord du précipice

Du haut du « podium » dressé sur la place Vittorio Emanuele, à Vérone, M. Mussolini a fait hier le point de la situation internationale. Il a prononcé en même temps des paroles de bon sens et de sagesse qui ont trouvé un écho profond dans le cœur de tous les hommes de bonne foi. Tous ceux qui n'aveuglent pas la passion partisane, les rancunes obscures d'un drame passé, les aspirations d'hégémonie, diront avec lui qu'il faut que l'Europe s'arrête sur le bord du précipice où elle est sur le point de rouler, qu'elle se ressaisisse et qu'elle se reprenne.

Aussi bien, pourquoi devrions-nous aller à la guerre, qu'y a-t-il de changé entre hier et aujourd'hui, pourquoi l'optimisme qui pointait à l'horizon alpestre de Berchtesgaden a-t-il fait place à l'intransigeance butée que l'on constate aujourd'hui de la part des grandes démocraties européennes ?

Il y a huit jours, tout le monde s'accordait à reconnaître que la vie, dans le cadre de l'Etat tchécoslovaque, était désormais impossible pour les Allemands des Sudètes, qu'une scission s'imposait, que le rattachement au Reich de ces populations allemandes était inéluctable. Le gouvernement de Prague lui-même s'était plié à cette nécessité. C'est sur cette base que les négociations avaient été reprises à Godesberg.

Or, durant les pourparlers, les nouvelles affluaient d'heure en heure, dans la pittoresque cité rhénane, au nonant de nouvelles violences, de nouveaux drames, dont le territoire des Sudètes était le théâtre. Dans l'intérêt de ces malheureuses populations, abrévées pendant vingt ans de souffrances morales et de privations économiques, comme aussi dans l'intérêt de la paix européenne, il fallait que les solutions décidées en principe fussent appliquées d'urgence. C'est alors que M. Hitler prit l'initiative de fixer une procédure pour l'application des résolutions communes déjà adoptées.

La publication du mémorandum allemand, affirme le correspondant de Havas à Londres, a produit sur l'opinion publique anglaise un effet comparable à celui créé en 1914 par l'ultimatum donné à la Belgique.

On a peine à comprendre les raisons d'une telle réaction.

Quel est, en effet, l'élément nouveau, non prévu à Berchtesgaden, qu'apporte Godesberg ?

Un communiqué du D.N.B. s'inscrit en faux contre l'affirmation suivant laquelle l'Allemagne exigerait la cession de tout l'outillage militaire de la Tchécoslovaquie, de ses armes et de ses munitions, qui se trouveraient dans le territoire des Sudètes. Il n'y a pas un mot à cet égard dans le mémorandum du Reich. D'ailleurs une partie seulement des fortifications tchécoslovaques se trouvent dans le territoire habité par des groupes linguistiques allemands compacts. Et, au demeurant, ne serait-il pas surprenant, absurde et inhumain de vouloir subordonner le sort de trois millions et demi d'Allemands à quelques tonnes de ciment armé et d'acier ?

Est-ce, répétons-le, sur une simple question de procédure, alors que les principes étaient admis et approuvés unanimement, que l'on risquera la paix de l'Europe ?

De toute évidence il y a autre chose dans la psychose de guerre, que l'on crée artificiellement à l'heure actuelle, dans ces mêmes pays de l'Europe où, avec le plus d'insistance, on fait profession de pacifisme. Pourquoi tous ces appels de réservistes, tout ce cliquetis d'acier répondant à toutes ces clameurs d'indignation ? C'est qu'à côté et par dessus la mobilisation des hommes, chair à canon promise aux hécatombes prochaines, il y a une mobilisation de toutes les forces antifascistes, avouées ou surnoies. Passant outre au problème essentiel constitué par les destinées de trois millions et demi d'êtres humains subjugués par une nation étrangère et pis encore hostile, elles s'efforcent et s'indignent de la victoire morale que pourraient remporter les Etats dits totalitaires.

Et c'est ainsi que, pour une question de prestige aussi étroite qu'absurde, on entraînerait l'Europe à l'abattoir !

G. PRIM

Psychose de guerre dans les pays démocratiques ; fermeté sereine dans les pays "totalitaires"

Le discours de M. Mussolini à Vérone

L'Europe nouvelle, celle de la justice pour tous, pourrait surgir cette semaine

C'est celle que désire l'Italie du Lictor

Voici le texte intégral du discours prononcé hier à Vérone, par M. Mussolini, et dont nous avons donné hier un extrait :

Chemises Noires de Vérone,

En cette Vérone romaine, fasciste dans l'âme depuis la Veillée d'armes, par cette majestueuse réunion de peuple accompagnée par un superbe déploiement de forces, se terminent mon voyage parmi les populations de la Vénétie et mon pèlerinage sur nos champs de bataille glorieux et sacrés.

Nos adversaires, ceux auxquels j'ai fait allusion l'autre jour, lors de la frémissante réunion des Chemises Noires à Belluno, réunis sous les insignes du triangle et de la faucille et du marteau, (huées ; la foule crie : manganello) avaient donné corps, ces tout derniers temps, à leurs très pitoyables espérances.

Ces multitudes qui ont répondu d'une seule voix à mes demandes démontrent à tous — je dis à tous — que jamais comme en ce moment ne fut aussi totale, intense, profonde, la communion entre le fascisme et le peuple italien. Et ce peuple italien n'est pas désorganisé et sans âme comme beaucoup d'autres peuples.

Il est puissamment encadré, armé spirituellement, prêt à l'être matériellement.

L'évolution des événements qui tiennent en ce moment les âmes en suspens nous permettent aujourd'hui de faire le point de la situation.

Il faut reconnaître et apprécier les efforts que le premier ministre anglais a accomplis pour la solution du problème de l'heure.

Il faut reconnaître et apprécier la loyauté de l'Allemagne et la preuve.

Le mémorandum allemand ne s'écarte pas des lignes générales qui avaient été approuvées lors de la réunion de Londres.

Il est de toute évidence que les Tchèques, si on les laisse ne compter que sur leurs seules forces, seront les premiers peut-être à reconnaître qu'il ne vaut pas la peine d'entamer un combat sur l'issue finale duquel il ne peut subsister aucun doute.

Du moment qu'il a été posé par les forces irrésistibles de l'histoire le problème qui a un triple aspect, allemand, magyar et polonais, doit être réglé intégralement.

S'il y a un homme en ce moment en Europe qui soit le plus indiqué pour se rendre compte de ce qui se passe, c'est bien le Président de la République Tchécoslovaque. Il a été l'un des artisans les plus obstinés, sinon l'un des artisans principaux de la désintégration de la double monarchie des Habsbourg. Il parlait alors d'une nation bohème ; sa revue s'appelait « La nation tchécoslovaque ». Il le déclarait partout, y compris à Genève. Genève est dans cet état que les médecins appellent comateux ; ainsi doivent finir tous ceux qui offensent l'Italie.

Or, les paroles prononcées en ce temps là ont été excessivement caduques. Ces vingt ans d'histoire l'ont démontré.

Maintenant, le développement des évé-

nements se fera suivant ces lignes :

Il reste encore quelques jours de temps pour trouver la solution pacifique.

Si on ne la trouve pas, il sera presque surhumain de rendre impossible le conflit.

Si celui-ci éclate (Nous sommes prêts, crie la foule), en un premier temps, il pourra être localisé.

Je crois encore que l'Europe ne voudra pas se mettre à feu et à sang, qu'elle ne voudra pas se brûler elle-même pour cuire l'œuf pourri de Prague.

L'Europe se trouve en présence de nombreux besoins. Le moins urgent de tous est certainement d'accroître le nombre des assaillants qui sont si fréquents tout le long des frontières des Etats.

En un troisième temps, celui dans lequel le caractère du conflit sera tel qu'il nous engagera directement. Et alors, nous n'aurons et nous ne permettrons aucune hésitation.

Et j'ajouterais que la succession de ces trois temps pourra être extraordinairement rapide.

Camarades, Il est inutile que les diplomates se fatiguent encore pour sauver Versailles ; l'Europe construite à Versailles, avec une ignorance souvent pyramidale de la géographie et de l'histoire, cette Europe agonisante. Ses destinées seront décidées durant cette semaine.

C'est durant cette semaine que pourra surgir la nouvelle Europe, l'Europe de la justice pour tous, de la réconciliation des peuples.

Chemises Noires, Nous autres, du Lictor, nous sommes pour cette nouvelle Europe.

M. Mussolini a assisté à une grande manifestation organisée par les organisations féminines. Il a paru à plusieurs reprises au balcon du palais Scalligero. Il a été acclamé également par un groupe de ruraux partant pour la Libye. Les ovations enthousiastes ont salué, à la gare, son départ de Vérone qui marque la fin de sa tournée triomphale en Vénétie.

L'impression à l'étranger

Rome, 26. — Au sujet des premiers échos du discours du Duce, on signale qu'à Paris, on y voit une contribution réaliste à la solution de la crise tchèque et une nouvelle preuve de l'effort de M. Mussolini pour éviter la guerre.

A Berlin, on estime que le discours du Duce et celui qui doit prononcer le Führer sont les voix suprêmes qui s'élèvent au nom de la justice et du bon sens. Les journaux ajoutent que Prague et Moscou se livrent à une folle partie tendant à provoquer la guerre. Le peuple allemand n'oubliera jamais, en tout cas la façon dont l'Italie s'est placée absolument aux côtés de l'Allemagne en ces jours graves.

A Varsovie, la presse exprime sa satisfaction et sa reconnaissance pour la reconnaissance par l'Italie des droits de la Pologne.

La fête de la langue a été brillamment célébrée hier

La fête de la Langue a été brillamment célébrée, hier, à Istanbul. Le public, réuni à 18 heures aux Maisons du peuple des différents quartiers, entendit la conférence faite à la radio d'Ankara par M. Ibrahim Neçmi, secrétaire général de la Ligue de la langue turque.

La situation

Le communiqué publié à l'issue des entretiens ministériels franco-britanniques de Londres annonce brièvement qu'un plein accord a été réalisé. D'autre part M. Chamberlain a adressé, sans nul doute avec l'approbation des ministres français, une nouvelle lettre personnelle à M. Hitler. Cela semblerait indiquer que les courants conciliants n'ont pas été entièrement écartés.

Mais, d'autre part, l'atmosphère de guerre est accentuée en Angleterre comme en France.

M. Churchill a demandé hier l'envoi à l'Allemagne d'une note comminatoire anglo-franco-soviétique. Le leader de l'opposition M. Attlee s'est exprimé dans le même sens. L'envoi à Berlin d'un nouveau « messenger ailé » signifie que M. Chamberlain n'a pas cru devoir retenir ces suggestions. On parle toutefois d'un cabinet de concentration nationale avec la participation des leaders libéraux et travaillistes.

Dans les parcs de Londres on creuse des abris souterrains tandis qu'à la Bourse les titres subissent une dégringolade précipitée. L'emprunt de guerre est à 91 ! Quoique la mobilisation ne soit pas décrétée — seules quelques unités du service territorial de D. C. A. ont été appelées — on a affirmé que plusieurs régiments ont été invités à se tenir prêts à partir d'un moment à l'autre.

Et l'on ajoute qu'un projet de loi prévoyant la conscription obligatoire sera remis sans retard au Parlement qui est convoqué pour demain mercredi.

Enfin la visite du général Gamelin à Londres et ses entretiens avec ses collègues aggrave l'impression que des mesures militaires graves sont prévues.

En France, l'atmosphère d'angoisse est encore plus vive. Des trains spéciaux ont été créés pour permettre à la population de Paris de quitter la capitale.

L'exode revêt des proportions impressionnantes. Trois décrets parus au Journal Officiel interdisent l'exportation de tous les produits intéressant la défense nationale, le ravitaillement de la population ainsi que les produits pharmaceutiques.

L'exportation d'animaux de trait ou de boucherie et celle des chevaux en particulier, est interdite.

Malgré tout j'ai poursuivi dans le domaine politique mes idées de limitation d'armement et de politique de désarmement. Pendant les dernières années, j'ai poursuivi une politique de paix, je me suis mis à la solution des problèmes qui semblaient insolubles. J'ai voulu réaliser tout cela pacifiquement même au prix de sacrifices très lourds. Je suis moi-même un ancien combattant et je sais très bien ce que signifie la guerre. C'est pourquoi je voulais épargner au peuple allemand

Le discours de M. Hitler au Palais des Sports

Benès a maintenant à décider de la paix ou de la guerre
Rien ne changera plus à notre décision

Dans un discours d'hier, prononcé au Palais des Sports, M. Hitler parlant au nom du peuple allemand — ou plus exactement, comme il l'a souligné, le peuple allemand parlant par sa bouche — a rappelé les offres successives de l'Allemagne en matière de limitation des armements. Toutes ont été rejetées.

Le Führer ajoute : Après avoir subi pendant deux ans tous ces refus, j'ai donné l'ordre de mettre l'armée allemande en état et dans un état aussi parfait que possible. Aujourd'hui, je peux le dire hautement : Nous avons accompli un armement comme le monde ne l'a pas encore vu. Pendant cinq ans j'ai réarmé, j'ai dépensé des milliards et des milliards dans ce but.

Aujourd'hui le peuple allemand peut le savoir j'ai veillé à ce que la nouvelle armée soit pourvue des armes les plus modernes qui existent. J'ai donné l'ordre à mon ami Göring de créer une organisation aérienne qui protège l'Allemagne contre n'importe quelle attaque possible et imaginable. Ainsi nous avons créé une armée dont le peuple allemand peut être fier aujourd'hui et que le monde respectera dès qu'elle se montrera. Nous avons créé la meilleure défense aérienne et la meilleure défense antitank qui existent au monde.

Malgré tout j'ai poursuivi dans le domaine politique mes idées de limitation d'armement et de politique de désarmement. Pendant les dernières années, j'ai poursuivi une politique de paix, je me suis mis à la solution des problèmes qui semblaient insolubles. J'ai voulu réaliser tout cela pacifiquement même au prix de sacrifices très lourds. Je suis moi-même un ancien combattant et je sais très bien ce que signifie la guerre. C'est pourquoi je voulais épargner au peuple allemand

une chose pareille. J'ai attaqué un problème après l'autre avec la ferme volonté de réaliser une solution pacifique.

La réconciliation avec la Pologne

Ainsi, j'ai trouvé une solution au problème germano-polonais où le danger existait qu'une inimitié séculaire allait exister entre les deux peuples. J'ai voulu empêcher une évolution pareille. Au bout d'un an, un accord était conclu pour une période provisoire de dix années. Cet accord écartait toute possibilité de conflit et nous tous nous sommes convaincus qu'à l'avenir également cet accord apportera une pacification complète des relations entre les deux pays. Car les problèmes dont il s'agit ne seront pas autres d'ici huit ans. Nous nous rendons compte qu'il y a ici deux peuples, que ces deux peuples vivront et que l'un ne peut pas supprimer l'autre. J'ai essayé d'autre part d'établir des bonnes relations durables également avec d'autres pays.

Nous avons donné des garanties pour les Etats en Europe Occidentale et nous avons assuré de la part de l'Allemagne qu'elle respecterait l'intégrité territoriale de tous ces pays. Et ici il ne s'agit pas d'une phrase. Car c'est notre volonté sacrée et nous n'avons pas l'intention de rompre la paix n'importe où.

D'ailleurs les offres de l'Allemagne commençaient à être écoutées de plus en plus.

L'accord naval avec l'Angleterre

J'ai continué dans cette voie et j'ai tendu la main à l'Angleterre. J'ai renoncé volontairement à toute concurrence dans le domaine naval pour que l'empire britannique puisse vivre dans une atmosphère de sécurité et non pas parce que nous aurions été incapables de construire une flotte, mais uniquement pour assurer la paix entre les deux peuples.

Mais pour réaliser une chose pareille, il y a des conditions au sujet desquelles toute discussion est exclue : Il n'est pas possible que de l'un des côtés on déclare continuellement : Je ne veux plus jamais faire la guerre et dans ce but j'offre de limiter mes armes à trente cinq pour cent des tonnes, tandis que de l'autre côté on déclare de temps en temps : Je ferai la guerre quand cela me plait. Un procédé pareil est impossible.

Un accord pareil ne peut être justifié moralement que si les deux peuples se promettent mutuellement de ne plus jamais faire la guerre l'un contre l'autre. Nous espérons tous qu'au sein du peuple anglais ceux qui ont la même volonté que nous resteront maîtres de la situation. (Vifs applaudissements.)

La renonciation à l'Alsace-Lorraine

Mais, ailleurs, j'ai été encore plus loin que cela. Immédiatement après le retour du territoire de la Sarre au Reich j'ai déclaré à la France que je maintenais il n'y avait plus de différends entre nous et elle. J'ai déclaré que l'Alsace-Lorraine n'existait plus pour nous. Nous tous nous ne voulons pas de guerre avec la France. Nous ne lui demandons rien, absolument rien. (Applaudissements frénétiques.)

L'amitié avec l'Italie

Après avoir prononcé cette renonciation définitive et irrévocable, j'ai (Voir la suite en 4^{me} page)

Les déclarations de ce matin de M. Chamberlain

Londres, 27. — A l'issue de la réunion du Conseil restreint du cabinet, qui s'est terminée à 1 heure du matin, M. Chamberlain a fait à la presse les déclarations suivantes :

J'ai lu le discours de M. Hitler et j'ai apprécié les allusions qu'il contient à mes efforts en vue de sauvegarder la paix. Ces efforts seront continués. Il me paraît inconcevable que les peuples d'Europe engagés une lutte sanglante pour une question au sujet de laquelle l'accord est fait, dans une large mesure.

M. Hitler n'a pas confiance dans les promesses qui ont été faites. Elles n'ont pas été faites au gouvernement allemand, mais à l'Angleterre et à la France. Au nom du gouvernement britannique, je suis prêt à garantir qu'elles seront exécutées loyalement et avec toute promptitude, pourvu que le gouvernement allemand accepte que la fixation des détails de ce règlement ait lieu par voie de discussion et non par la force.

J'ai confiance que le Chancelier ne rejettera pas cette proposition qui est faite dans le même esprit d'amitié avec lequel j'ai été reçu en Allemagne.

S'il accepte, le problème des Allemands des Sudètes sera réglé sans effusion de sang dans une partie quelconque de l'Europe.

Le messenger ailé

Berlin, 26 A. A. — Sir Horace Wilson, conseiller du Foreign Office et porteur du message personnel que M. Chamberlain a adressé à M. Hitler, est arrivé à l'aérodrome de Tempelhof à 15 heures 35. L'ambassadeur d'Angleterre l'y attendait. A 17 heures, Sir Horace Wilson accompagné par Sir Neville Henderson et par M. Patrick, premier secrétaire de l'ambassade, arrivait à la Chancellerie du Reich.

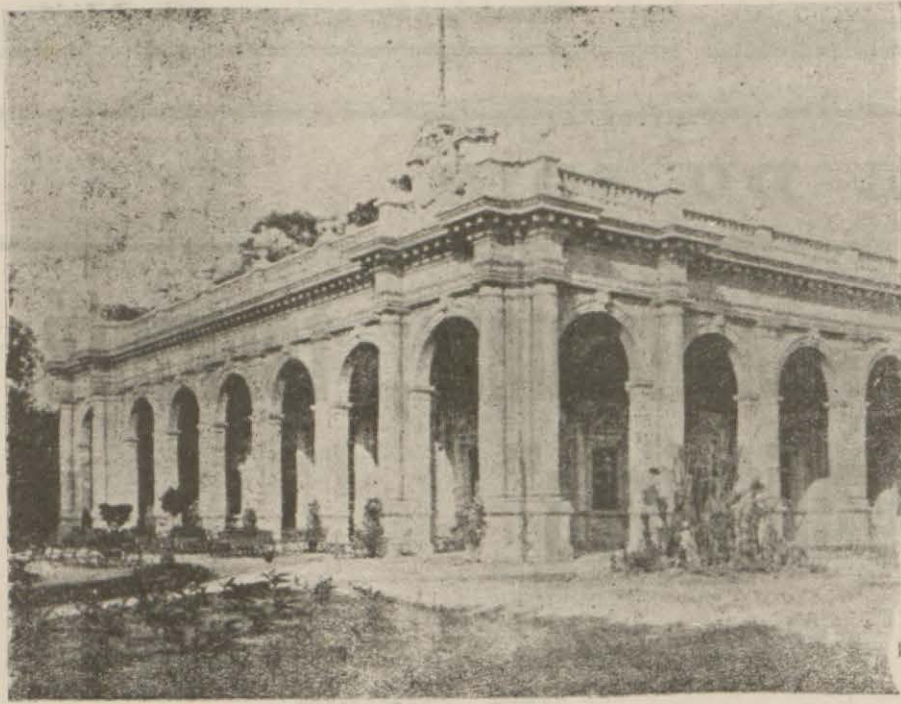
Sir Horace Wilson a quitté à 17 heures 40 la Wilhelmstrasse après avoir remis le message de M. Chamberlain.

Londres, 27 A. A. — On mande de Berlin à Renter que Sir Wilson repartira pour Londres ce matin rapportant la réponse de M. Hitler à la lettre de M. Chamberlain.

Notes de voyage

Montecatini à l'ombre des beaux arbres et des femmes épanouies

Par REŞİT SAFFET ATABINEN



Montecatini, établissements Regina

C'est très difficile et très facile de parler de Montecatini. Si l'on ajoutait les uns aux autres les témoignages de satisfaction consignés dans le Livre d'or de la station thermale on n'exagérerait sûrement pas l'expression de la réelle admiration que produit le séjour en cette merveilleuse source de santé, en ce magnifique lieu de repos.

Une station thermale idéale

Je me suis même demandé parfois si l'on ne pouvait pas mesurer la civilisation d'un peuple d'après le degré de ses villes d'eau. La création, l'entretien et la fréquentation de ces stations comportent le déploiement d'une culture du goût et d'un standing d'existence qu'on aurait tort de considérer comme artificiels.

Il ne suffit pas de construire ; il faut peupler ces villes de nationaux qui savent y vivre. Montecatini, née sous les grands-ducs autrichiens de Toscane il y a plus d'un siècle, a acquis depuis le régime fasciste, en seize ans, un développement tel qu'on peut le placer au premier rang des villes thermales de toute l'Europe. On a reconstruit depuis 1926 tous les établissements, les édifices des sources, des bains, des recherches médicales avec une telle richesse de matériaux, selon un plan rationnel, un style à la fois moderne et national, cadrant si parfaitement avec le paysage et les nécessités de leur destination que l'administrateur général d'une ville d'eaux similaire française aurait déclaré que Montecatini était, sans conteste, en avant de cinquante ans sur sa station. En dehors de l'outillage perfectionné et complet de ses multiples installations, on ne saurait ne pas remarquer l'opulence de ses parcs multiples qui reposent et égayent à la fois le regard et l'esprit, de même que la distinction de ses nombreux diversissements selon la qualité et le rang de la clientèle. Contrairement à ce que l'on voit ailleurs, les sources, ici, sont entourées de parcs autonomes fermés, réservés les uns aux premières, les autres aux secondes classes, de façon qu'autour des buvettes on a su éviter un coudolement parfois désagréable. Les grandes sources adonnées de magnifiques constructions qui contiennent comme celles de Tettucci de riches colonnades, des parvis de marbre et de superbes salles de correspondance, de stands, de banque, de poste, de télégraphe et qui en font des Kursaals indépendants, sont, selon les heures, le rendez-vous du gratin des villégiaturants assemblés, attablés pour entendre, avec une louable dévotion, entre deux verres, les beaux concerts donnés, pendant toute la saison, par la Philharmonique de Florence.

Quand on a quarante et dix ans...

Ordinairement c'est à l'âge où l'on a perdu la foi dans la vie que l'on commence à ressentir les troubles du foie. Quelles que soient les atteintes du mal qui l'ont amenée à ingurgiter les eaux plus ou moins salines, l'Italienne ignore en général l'âge du renouveau et comme les rappels du foie et de l'estomac aigrissent le caractère, le mari s'abstient souvent d'accompagner sa chère moitié. La réciprocité n'est pas moins fréquente.

La majorité des patients flotte donc autour de la cinquantaine, de quarante et dix ans ainsi que l'on a coutume de dire maintenant. Loin de l'ombre du St-Siège les Italiens s'épanouissent ici et recherchent les rencontres et les aventures plus difficiles ailleurs.

Je parle des Italiens, car ce sont eux qui peuplent et font vivre Montecatini. Sur les 80.000 visiteurs qui y viennent par an, les 70.000 sont certainement des sujets du Roi-Empeur et du Duce. On a tort de compter sur l'étranger pour lancer une ville d'eau. L'administration de Montecatini n'en fait pas moins de propagande aussi bien en Europe qu'en Afrique et en Amérique. Elle vient d'organiser un service extérieur pour l'Egypte.

te. Depuis l'incorporation de l'Autriche à l'Allemagne et les troubles de Tchecoslovaquie, il y a beaucoup de chances qu'une partie au moins de la clientèle habituelle de ces pays soit détournée vers l'Italie dont les conditions de vie sont bien meilleures et les eaux non moins efficaces. De plus, les malades aussi bien que les oisifs professionnels trouvent ici autant, sinon plus, de confort et de distractions qu'ailleurs. Si je ne craignais pas de passer pour un agent de propagande rétribué, je pourrais dire que cette petite ville qui n'est peuplée que de ses visiteurs saisonniers et de ceux qui les servent, possède au moins cinq théâtres, autant de cinémas et de cafés-concerts, une cinquantaine d'hôtels et plus de cent pensions.

L'aimable Ménasché qui dirige le Syndicat d'initiative me corrigera si je fais erreur et me complètera si j'omet de citer les belles promenades touristiques et archéologiques que l'on peut faire dans une périphérie de 60 kms englobant Florence, Pistoie, Lucca, Pise et Viareggio, toutes villes pleines de charmes et d'histoire du nord de la Toscane, l'ancien pays des Etrusques, dont on trouve les vestiges jusque dans les églises, comme dans celles de Montecatini Alto.

Les bienfaits de

la décentralisation

L'Italie et l'Allemagne ont cette particularité en Europe qu'ayant ignoré pendant des siècles les régimes centralisateurs à la française et à la turque, les berceaux de culture n'ont pas été confinés aux capitales, mais se sont multipliés dans tout le pays où l'émulation des républiques et des principautés rivales a semé des cités toutes intéressantes avec des floraisons diverses de civilisation et d'opulence. Le Duce continue cette belle tradition en gardant à chaque province son caractère historique dans le cadre national ; en prodiguant sa sollicitude aux moindres villes, de façon à ce que toute l'Italie progresse d'un même élan, se développe avec une ardeur égale et que les intérêts d'aucune agglomération pas plus que de la population rurale ne soient sacrifiés à l'embellissement de la capitale.

Comme principale ville d'eau de l'Italie, Montecatini mérite d'être étudié par nos hydrologues et nos constructeurs de stations semblables. Je suis sûr que le président du conseil d'administration de la Régie des Thermes mon collègue et ami, le comte Bonaccorsi, et le directeur général, M. Schwegler, leur faciliteront ces études qui nous feraient économiser beaucoup d'expériences.

Les couleurs italiennes garantissent les communications entre le port de Marseille et la Méditerranée orientale

Rome, le 27. — L'« AGIT » communiqué du Pirée qu'au cours du mois d'août dernier les couleurs italiennes ont encore gardé la suprématie la plus absolue dans ce port de la Grèce. L'Italie vient en effet au premier rang avec 70 navires chargés d'environ cent trente mille tonnes de marchandises ; vient ensuite la Grèce avec cent vingt mille. Aucune autre marine, y compris la marine anglaise ne dépasse les soixante dix mille tonnes, et aucun trafic ne dépasse même les quarante mille tonnes. La marine française occupe à peine le huitième rang l'un des derniers, avec seize mille tonnes. L'« AGIT » fait à ce propos remarquer la disparition progressive des couleurs françaises dans les eaux du Levant ; ces couleurs ont presque entièrement disparu de la Mer Noire, au point que les communications entre Marseille et les ports de la Méditerranée orientale sont assurées par les navires italiens, les seuls offrant aux exportateurs et aux importateurs français des services rapides, réguliers et directs.

LA VIE LOCALE

LA MUNICIPALITE

La tenue des commissionnaires

Les communications nécessaires ont été faites à l'association des commissionnaires et portefaix concernant le port, par ses membres, d'un uniforme commun. Nos portefaix inaugureront cette nouvelle tenue à l'occasion de la fête de la République.

Les grandes artères

de banlieue

Il a été décidé de réparer, de façon fondamentale la route asphaltée Selâmiçesme-Maltepe.

Les tramways de Kadiköy

La ligne de tramway d'Uskudar-Kadiköy ne couvre pas frais. Une commission, présidée par le conseiller légiste du ministère de l'Intérieur M. Ekrem et groupant des délégués des ministères des Travaux publics et de l'Evkat, a entrepris une étude des mesures à prendre pour remédier à cette situation.

Elle a conclu qu'en raison de l'extension de son réseau et des frais qu'elle entraîne la Société a effectivement besoin d'une subvention. La nouvelle administration de la Société a supprimé toutes les dépenses superflues de la direction précédente ; l'adoption de billets combinés et de carnets à prix réduit a eu pour effet

d'intensifier le mouvement, tout en donnant satisfaction au public. Toutefois, le déficit, quoique de beaucoup réduit, subsiste.

Le ministère des Travaux Publics a fait une enquête également, pour son propre compte. Et il a conclu à l'achat de la Société de façon à en faire une institution d'Etat. Après le rachat de la Société des Tramways d'Istanbul, on unifiera les deux administrations.

LES ARTS

Les représentations

de la Filodrammatica

Une bonne nouvelle pour les amis de l'art et de la langue italiens : la Filodrammatica du Dopolavoro reprendra prochainement la série de ses représentations. Les répétitions d'une comédie qui constituera une nouveauté absolue pour notre ville ont été entamées. Il s'agit de *I figli*, œuvre qui a obtenu le 1er prix au concours dramatique de San Remo et suscité, en Italie, des controverses dont l'écho n'est pas prêt de s'éteindre. C'est dire que l'excellent directeur de la Filodrammatica, le Chev. R. Borghini, a eu la main heureuse dans le choix de la première pièce inscrite au répertoire de 1938-39.

Est-il besoin de rappeler que les représentations de la Filodrammatica sont entièrement gratuites et visent uniquement à la diffusion de l'art et de la langue italiens ?

La comédie aux cent actes divers...

Brûlés vifs

Il fait froid, la nuit, à Balikesir. Avant d'aller se mettre au lit, l'autre soir, au village de Taskesti, les deux frères Tahiroğlu Mustafa et Bekir avaient rempli leur cheminée de branches de pin. Vers minuit sous l'action du vent qui s'engouffrait dans la cheminée, les flammes qui s'échappaient en pétillant du foyer furent refoulées à l'intérieur de la chambre. En un clin d'œil, un incendie éclata. Lorsque les deux frères se réveillèrent, ils étaient entourés de flammes. Et quand l'incendie se fut éteint, faute d'autres aliments à consumer, on n'a retrouvé au milieu d'un monceau de décombres que deux squelettes calcinés et étroitement enlacés.

Une bonne capture

Zeki, originaire de Bursa, est un récidiviste célèbre dans son milieu. Toujours très bien mis, il feint de s'occuper d'affaires de commission et l'on peut le rencontrer portant lunettes quoiqu'il soit doté d'une vue excellente une éternelle valise à la main. Il a son actif un grand nombre de vols

perpétrés à Nişantas, à Kasimpasa, à Eyub. Mais il avait déjà des poursuites de la police.

Il y a quelque deux mois, on avait appris qu'il se trouvait à Kasimpasa chez son amie Fatma. Une descente de police opérée en cet endroit demeura sans effet : l'oiseau n'était plus en cage ! En revanche on avait retrouvé une partie du butin de l'audacieux voleur, constitué par des bouteilles de boissons diverses. Sur une table se trouvaient deux boîtes de « lokum » de chez Hacı Bekir.

Depuis Zeki avait été introuvable. Lundi soir, enfin, un jeune homme fort bien mis se présenta à l'hôtel Mudanya. Il en repartit hier matin de bonne heure. Peu après, un concert de protestations s'élevait de toutes les chambres : des objets divers avaient été volés de mystérieuse façon aux locataires. Les soupçons portèrent sur le client si matinal. Son signalement, fourni à la police, répondait très exactement à celui de Zeki. Effectivement, ce dernier était arrêté deux heures plus tard aux environs de Yeniam, tandis qu'il essayait de vendre une montre en or qu'il avait volée.

Un message du Président Roosevelt à M. M. Hitler et Bénès

Washington, 26 A. A. — Dans un télégramme d'environ 500 mots adressé directement à M. M. Hitler et Bénès, le Président Roosevelt dit, entre autres :

« Au nom du peuple de 130 millions des Etats-Unis d'Amérique et pour l'amour de l'humanité tout entière, je vous adresse le plus pressant appel pour vous demander de ne pas rompre les négociations en vue d'un règlement pacifique, équitable et constructif, des problèmes en cause. Je répète de la façon la plus pressante que tant que les négociations continueront, les divergences pourront être conciliées ; mais une fois les négociations rompues, la raison est bannie et la force prévaut. Et la force ne saurait donner aucune solution pour le bien futur de l'humanité. »

Le télégramme trace ensuite un terrible tableau de la guerre qui cause la mort de millions d'hommes, de femmes et d'enfants, démolit le système économique de tout pays impliqué dans le conflit et détruit peut-être aussi complètement sa structure sociale.

Le Président Roosevelt ajoute :

« Le peuple américain lui aussi doit admettre le fait qu'aucune nation ne peut échapper, dans une certaine mesure, aux conséquences d'une telle catastrophe mondiale. »

Plus loin il dit :

« La politique traditionnelle des Etats-Unis consiste à favoriser le règlement des différends internationaux par des moyens pacifiques. »

Il déclare être persuadé « que tout problème, si difficile, si pressant soit-il, peut être réglé équitablement par le recours à la raison. Aussi longtemps que ces négociations continueront, l'espoir demeurera que la raison et l'esprit d'équité peuvent prévaloir et que le monde peut échapper à la folie d'une nouvelle guerre. »

Le président Roosevelt, par l'intermédiaire de M. Cordell Hull, transmet également un message à MM. Chamberlain et Daladier.

MM. Roosevelt et Hull ont travaillé durant toute la journée d'hier à rédiger ces messages.

Dans les milieux officiels d'ici on

déclare : « L'impression dominante ici hier était que la situation s'était aggravée à un point tel que le Président ne put attendre plus longtemps pour envoyer son appel de paix. »

La réponse de l'Angleterre

Londres, 26 (A. A.) — Voici le texte du télégramme adressé par M. Chamberlain à M. Roosevelt en réponse à son message :

« Le gouvernement britannique accueille avec reconnaissance le message extrêmement important que le Président des U. S. A. lui adresse ainsi qu'à certains gouvernements. »

En ce moment critique, il est en vérité essentiel de se rappeler tout ce qui est en jeu et d'étudier la question avec la plus grande gravité avant d'entreprendre une chose sur laquelle on pourrait avoir à revenir.

Le gouvernement britannique continue de faire tout son possible pour obtenir une solution pacifique des difficultés présentes et ne diminuera en rien ses efforts tant qu'il restera des chances d'atteindre ce but. Il fait aujourd'hui même un nouvel appel pressant pour un règlement par la voie des négociations dans lesquelles il est prêt à fournir ses bons offices.

Les paroles du Président ne peuvent qu'encourager tous ceux qui désirent sincèrement la continuation de cet effort. Le gouvernement britannique, pour sa part, se rend à l'appel du Président en toute sincérité et sans réserve et espère ardemment que les autres gouvernements auxquels il s'est adressé feront de même. »

...et celle de la France

Londres, 26 (A. A.) — La réponse du gouvernement français au message de M. Roosevelt fut remise à Washington au début de l'après-midi. Elle contient l'adhésion formelle de la France aux vues américaines.

Paris 26. — Dans sa réponse, à M. Roosevelt, M. Daladier, après avoir souligné qu'il utilisera tous les moyens possibles de sauvegarder la paix, note cependant que celle-ci devra être : « compatible avec la dignité et les intérêts vitaux des parties en cause. »

La marine turque contemporaine

La guerre de Libye

Vers la fin de septembre 1911 l'escadre d'évolution composée des cuirassés *Barbaros*, *Torgut* et *Amilla*, des croiseurs *Hamidiye* et *Mecidiye*, de huit destroyers ou torpilleurs envoyés par le *Tirix* à *Mugdyn* se trouvait à Beyrouth, l'une des principales escales de ce grand croiseur d'exercice et d'entraînement. L'atmosphère était lourde ; le conflit latent avec l'Italie au sujet de la Tripolitaine avait pris une tournure aigue. Toutefois, la Sublime Porte espérait qu'une guerre pourrait être évitée ; des instructions spéciales pour le cas de complications internationales graves n'avaient pas été données à la marine. L'escadre d'évolutions, moins *Amilla*, quitta tranquillement Beyrouth le 28 septembre au matin, en route pour Izmir.

Le retour de l'escadre

Le 1er octobre, elle arrivait à Chio. C'est là qu'elle apprit, par une dépêche lancée par le vapeur *Timsah*, l'ouverture des hostilités avec l'Italie.

Sa situation était tragique. La supériorité écrasante des forces navales italiennes ne lui laissait, dans l'éventualité d'une rencontre avec celles-ci, d'autre alternative que celle de périr en défendant vaillamment l'honneur du pavillon. Le degré de formation très insuffisant des équipages dont c'était, on vient de le voir, la première grande sortie en haute mer, réduisait encore les chances de succès, en cas de combat. La seule solution était de rallier au plus tôt l'abri de Dardanelles. Mais l'adversaire lui en laisserait-il le temps ? On vécut des heures d'angoisse, à bord.

M. Giolitti, alors président du Conseil en Italie, note dans ses mémoires que l'on n'ignorait pas à Rome la présence de la flotte turque à Beyrouth. « D'aucuns, ajoute-t-il, avaient voulu que notre flotte la recherchât pour la détruire... » M. Giolitti lui-même considéra une telle action à la fois inutile et risquée. L'Italie avait déclaré en effet aux puissances intéressées dans le sort de l'empire ottoman que son seul but était l'occupation de la Libye et qu'à part cela, elle n'attendait causer aucun dommage à la Turquie. Il semblerait aussi, toujours d'après les mémoires de M. Giolitti, que la présence de torpilleurs ottomans à Prévéza (on supposait qu'il s'y trouvait un ou deux des bâtiments d'Utra-rapides de la classe *Muavenet*, ce qui n'était pas exact) était de nature à dissuader une action de grand style dans l'Égée, qui risquait de laisser sans protection, à la merci d'un coup de torpille, les transports en route pour l'Afrique.

Entretiens la flotte turque avait porté sa vitesse à 16 nœuds, le maximum que l'on put réaliser sans risquer de provoquer la dispersion des unités. Dans l'après-midi du 1er octobre, en ralliant enfin Nagara. Là, les instructeurs britanniques étaient débarqués. Après une courte reconnaissance hors du Déroit, le 5 octobre, la flotte entra le 16 en Marmara pour ses écoles à feu. A partir de ce moment et jusqu'à fin des hostilités turco-italiennes, elle ne devait plus interrompre sa longue et pénible faction aux Dardanelles où des attaques répétées et l'activité des navires d'observation détachés en vue des forts de l'entrée par les Italiens la tinrent constamment en haleine, mettant à rude épreuve le moral des équipages et la résistance des machines.

L'affaire de Prévéza

Le pavillon turc était représenté dans la mer Ionienne par quatre torpilleurs de 145 tonnes filant une vingtaine de nœuds. L'état-major naval italien se préoccupa dès le premier jour des hostilités de l'éventualité d'un raid de ces petits bâtiments contre les ports désarmés des Pouilles et contre le commerce maritime italien. Or, ces torpilleurs qui ignoraient jusqu'à la nouvelle de la déclaration de la guerre étaient bien loin de nourrir d'aussi ambitieux et d'aussi agressifs projets. On n'en dirigea pas moins contre eux une escadrille de contre-torpilleurs placée sous le commandement personnel du Duc des Abruzzes, embarqué à bord du *Vettor Pisani*.

Le 29, le contre-torpilleur *Artigliere*, détaché de cette escadrille et en faction devant Prévéza, aperçut le torpilleur *Takat* qui gagnait le large. Le torpilleur *Antalya* qui devait suivre avait été retardé par des difficultés dans le relèvement de son ancre. Du côté turc, par suite de la criminelle négligence des autorités centrales d'Istanbul, on était dans la plus complète ignorance de la situation internationale. Les torpilleurs avaient reçu simplement l'ordre de rallier Gomenitz où se trouvaient d'autres unités ottomanes. Le *Takat* se préparait à échanger les salves d'usage avec le bâtiment italien quand les premiers obus vinrent l'encadrer ! L'*Artigliere* ouvrit un feu très nourri ; il opposait 4 canons de 7,6 aux 2 pièces de 3,7 dont son adversaire était armé. Le *Takat* atteint par plusieurs coups portants vira de bord et regagna Prévéza où ses canons furent mis à terre en même temps que son équipage. Un matelot, demeuré le dernier à bord,

ramena le pavillon et après l'avoir enroulé autour de sa ceinture, gagna la côte à la nage.

L'*Antalya* qui apparut à son tour à l'entrée du goulet, essaya de fuir vers le Nord, le long de la côte. Mais sur ces entrefaites, un second destroyer italien, l'*Alpino*, survint, attiré par le bruit du canon. Pris entre deux feux, touché par un quinzaine d'obus, l'*Antalya* ne se rendit pas toutefois. Il parvint à aller s'échouer à Nicopolis ; son commandant et huit hommes d'équipage avaient péri au cours de ce bref mais chaud engagement. Les marins de l'*Alpino* achevèrent de détruire l'épave. Un détachement alla, en canot, ramener l'une des deux pièces d'artillerie, demeurée indemne, du torpilleur turc. L'artillerie d'une vieille canonnière, mouillée en rade, et qui avait participé à l'engagement, fut réduite au silence.

« Si l'on avait donné la moindre information aux commandants de navires, — écrit l'amiral Ramiz dans ses mémoires — de ce que la situation avec l'Italie était tendue et de ce que l'on était à la veille de la guerre, nos navires, qui étaient pris dans l'Adriatique comme dans un cage auraient pu se sauver. Ils auraient pu se réfugier un jour plus tôt dans un port autrichien, ou tout au moins dans un port allemand. La présence en cette rade de 4 ou 5 de nos torpilleurs aurait pu constituer un sujet d'inquiétude pour les transports italiens à destination de l'Afrique. Si ce n'est autre chose, on aurait évité à ces malheureux bâtiments cette poursuite atroce, comme un gibier que l'on chasse. »

Le soir même, l'*Artigliere* entreprit une reconnaissance, le long de la côte albanaise, à la recherche des unités restantes de la flottille turque. Il fut rejoint, dans la nuit, par le *Corazziere*. Le 30 septembre, au matin, les deux bâtiments apparaissaient devant la baie de Gomenitz où l'on savait que quelques navires turcs étaient mouillés. L'étroitesse du goulet et le peu de profondeur des eaux, en ce point de la côte, auraient rendu difficile une action des Italiens contre la flottille ottomane si celle-ci n'eut pris spontanément la mer à leur approche. Accueillis par un tir très vif de leur sortie de la rade, le *Hamidabad* et l'*Alpagod* s'empressèrent de rebrousser chemin, très malmenés. A bord de l'un d'eux un tube lance-torpille prêt à tirer avait fait explosion, causant d'affreux ravages. Une baignoire italienne fut envoyée pour amarrer un beau yacht, *Tarabolos*, mouillé au fond de la baie. L'opération fut marquée par un échange de quelques coups de feu avec les marins turcs, réfugiés à terre, qui la mort dans l'âme, virent remorquer l'élegant bâtiment vers le large. Les ouvrages de la place, armés en partie par de vieux canons Krupp de 15 cm et en partie par des pièces de campagne, ne prirent aucune part à l'escarmouche. Le 3 octobre, le duc des Abruzzes exigea la reddition de quelques petits bâtiments se trouvant encore à Prévéza, menaçant en cas contraire de bombarder cette ville. Toutefois, une intervention diplomatique du gouvernement austro-hongrois amena un arrêt de l'action navale sur le littoral albanais. Seul l'*Artigliere* qui toujours le 3 octobre avait été canonné par quelques pièces de campagne, devant San Giovanni di Medua, riposta vivement. A partir de ce moment, l'activité des forces italiennes dans cette zone se borna au blocus et à empêcher notamment l'envoi de renforts turcs en Tripolitaine.

G. PRIMI

(Tous droits de reproduction et de traduction réservés)

Un abattoir à Bostanci

Le local où l'on procède à l'abattage du bétail à Bostanci étant insuffisant, il a été décidé de créer en cette localité un nouvel abattoir moderne. Le projet à cet égard a été élaboré et l'on est sur le point de passer à la construction.

LES ASSOCIATIONS

Les cours du Halkevi de Beyoglu

Les inscriptions aux leçons populaires et aux cours du Halkevi de Beyoglu ont commencé. Elles dureront jusqu'au 30 septembre. Se présenter tous les jours (les dimanches exceptés) de 18 h. 30 à 20 h. et les vendredis, de 14 à 18 h.

Les personnes désirant se faire inscrire sont priées de se munir de leurs pièces d'identité (nüfus cüzdanı) et deux photos, format « vesika ». Les inscriptions des années précédentes porteront également les pièces qui leur avaient été délivrées.

Pour le moment, les cours suivants sont organisés : langues turque, anglaise, française ; traductions françaises ; littérature et diction français ; couture, chapellerie et fleuristes.

A l'Union Française

Les Cours de Culture Physique à l'Union Française reprendront le 1er Octobre. Prière de se renseigner et de s'inscrire au Secrétariat.

CONTE DU BEYOGLU

Une femme dans chaque port

Par A. T'SERSTEVENS

Lorsque l'abbé Mounier parut sur le port, ce fut une belle rigolade parmi les dockers et les marins. Tout le monde courut vers les pavois, du côté des amarrages, pour regarder ce petit homme en soutane qui avait entrepris de fonder un bercail parmi les gens de mer. On se racontait qu'il avait juré de les ramener tous à la vertu, de leur supprimer l'alcool, les jeux de cartes, les filles et le tabac. De leur faire réécouter chaque matin le rosaire entier, chaque soir les litanies (de la Vierge, et de les promener, le dimanche, deux par deux, avec un brassard bleu et blanc, et un scapulaire autour du cou.

Cette idée les jetait les uns contre les autres à force de rire. Dès que l'abbé se montra sur le quai ils défilèrent en procession devant la coupée en chantant des « Dominus vobiscum », pendant que l'homme de la passerelle les goupillonnait de là haut avec le petit balai du privé. Ceux du cargo « Nicolas-Chardon » se montrèrent sur le gaillard, agenouillés côte à côte et les bras au ciel, avec Paillet, le maître d'équipage, qui faisait sonner la cloche de brume. Les soutiers du remorqueur « Linotte », des fortes têtes qui se réclamaient de Lénine, lui jetèrent des morceaux de charbon en criant :

— A bas les raticheux !
Mais l'abbé, les joutes hilares, s'arrêtait pour bénir les processions, se tenait en prière, avec ceux du cargo, jusqu'à ce que la cloche eût cessé de sonner, ramassait le charbon en disant :

— Merci, les gars ! J'en avais juste-ment besoin pour mon poêle !
Et quand Bagard, du paquebot « Vancouver », lui cria : « Hé ! le curé ! monte donc ici me baptiser ! », il se campa sur ses pieds, mit les mains en gueuloir et répondit :

— Tu ferais mieux de baptiser ton vin, grand soulard !
Le soir même, on se répétait, dans les postes :

— Tu connais c'qu'il a dit à Bagard ?
Et pour conclure :

— Il est marant !
Dans la quinzaine, il y en eut qui se risquèrent du côté du Foyer, histoire de rigoler un peu qu'ils disaient, et de voir la tête du calotin. Ils en revinrent plus étonnés qu'ils ne le montraient. Ça n'était pas du tout comme on avait pensé. Pas de chapelets ni de cantiques. Au contraire, il avait un bar où la bière et les

apéritifs étaient à moitié prix du bistrot, des jeux de cartes tant qu'on en voulait, de chouettes gonzesses qui vous servaient comme des mamans, et même un cinéma ! Quant à l'abbé c'était un tout rond, un bon bougre qui racontait des histoires à se taper le derrière par terre, et qui connaissait la mer et les bateaux mieux qu'un « grand mat ».

— Ça va ! faisait Boutroshe, incrédule, ce qu'tas d'én sortir des « Paters » pour avoir ça !
— Pas un seul ! protestaient les autres.

Ce Boutroshe était chauffeur à bord du « Bahama », qui faisait les petites et les grandes Antilles jusqu'à Trinidad. Un costaud 1 mètre 90, des mains énormes, la nuque carrée, la poitrine comme une armoire à glace. Dans les ruelles du port on l'appelait : la Terreur ; sur son raffiot, on le surnommait : la Cheminée. Un type très doux chaque fois qu'on ne l'embêtait pas. Mais il était prudent de se mettre à cinq ou six pour l'embêter.

— J'irai voir ça ! déclara-t-il.
Le lendemain, au « Bar des Japonais », Lajisse, qu'on appelle aussi Cesse-Tête, proclamait, contre le zinz, qu'il en avait marre de ce bout de chique en soutane et de ses momeries. On vit alors Boutroshe se lever de sa place et marcher sur l'autre, qui continuait à sacrer.

— Ferme ça ! qu'il lui dit dans la figure.
— J'dis c'que j'veux ! répliqua Lajisse.

Ce ne fut pas long. Les copains le regardèrent dans le dos, au fond du cabaret, et tout le groupe s'écroula à travers les tables, pendant que la Cheminée prévenait son monde :

— Et ça s'ra comme ça chaque fois qu'on touchera au curé !
Il y eut encore un bout de temps, et la « Bahama » ralluma ses feux pour reprendre la mer. Et la veille de jûcher les amarres, Boutroshe prit l'abbé dans un coin.

— Voilà, m'sieur l'curé, avant d'partir j'voudrais bien qu'vous m'confesiez...

Le prêtre s'excusait, bonhomme, avec son accent bordelais :

— Hé, mon enfant, ça n'est pas une besogne pour moi... J'aimerais mieux que tu fasses laver ta vaisselle par un autre. Il y a des tas de prêtres dans les églises qui font ça beaucoup mieux que moi.

L'autre se frottait les mains le long des hanches, avec un air de tirer ses paroles du fond de la mer.

— C'est p'têt vrai, m'sieur l'curé... Mais à un'au'que vous... j'dirai jamais

c'que j'ai à dire.

— Alors, se résigna l'abbé, viens chez moi, mon garçon, car ce sera peut-être un peu longuet.

Cela dura trois heures, non que Boutroshe eût plus de péchés qu'un autre, mais parce qu'il ne savait plus ce que c'était qu'un péché. Ceux qu'il avait commis faisaient partie de sa vie depuis qu'il était un homme et qu'il allait sur un bateau. Il ne pensait même pas à s'en accuser. Il fallait, pour les mettre à l'air, s'enfoncer jusqu'au plus profond de cette âme innocente. Par exemple :

— Est-ce que tu t'es battu, mon enfant ?

— Bien sûr que je me suis battu !

— Combien de fois ?

— Ah ça, j'sais pas, m'sieur l'curé !

Autant de fois qu'il a fallu !

Allez dire à un marin que boire, jurer, frauder la douane, tricher au jeu, carotter la compagnie, c'est faire un péché...

— Et les femmes, mon enfant ?

Il y en avait quelques-unes, ben oui... Quand on est jeune, fort, beau

garçon, avec ça marin, on en a toujours aux escales. A Port-de-Franc, c'était Valérie, une mulâtresse ; à Pointe-à-Pitre, Angèle, une du Poitou ; à Arecibo, une barwoman

espagnole qui se nommait Magdalena ; à Port-au-Prince, Lisbeth, qui travaillait chez un dentiste ; à Kingston, Clara, une petite Irlandaise ; et à

Trinita de Cuba, une autre mulâtresse qu'il appelait Mignonne...

— Si je calcule bien, dit l'abbé, cela fait sept... C'est six de trop... Et sans doute n'es-tu pas marié avec la septième ?

— Avec aucune, m'sieur l'curé, mais il y en a deux qui sont mariées avec des autres.

— C'est encore pis, mon garçon ! Et les femmes sont ton grand péché. Il faut que tu fasses de ce côté-là un petit effort de pénitence. Bien entendu, je ne te demande pas de renoncer à toutes d'un seul coup...

— Ah ! m'sieur l'curé ! interrompit Boutroshe, mettez-vous à ma place !

— J'y ferais mauvaise figure, mon enfant, et je ne crois pas que ces dames et demoiselles y trouveraient leur compte... Non, je ne te demande pas de renoncer à toutes les sept d'un seul coup, mais si tu veux que je te donne l'absolution, il faut que tu me promettes d'en liquider une à ta prochaine campagne.

Le marin hésitait :

— Je vous vois venir, m'sieur l'curé ! A la deuxième campagne, ça s'ra une autre, et une troisième la fois suivante. Alors, au septième voyage, qui c'est qui s'mettra la ceinture ? Pas vous, bien sûr, mais ça s'ra Bibi ! Et les petites, qu'est-ce qu'elles diront ? On voit bien que vous n'avez pas de femme, m'sieur l'curé, car vous sauriez bien qu'quand ça pleure c'est triste comme tout...

— Je ne dis pas le contraire, mon enfant, et c'est fort bien que tu y penses... Mais je ne peux pas te laisser aller avec ton péché tout entier. Il faut que tu me promettes ce que je t'ai demandé, sinon je ne pourrais pas te donner ton pardon.

Boutroshe se tira le nez entre deux doigts.

— Ben... j'essayerai, dit-il enfin, mais je n'sais par laquelle choisir...

— Commence par une mariée.

— Ben... j'veux bien, moi... Mais laquelle des deux ?

— Ça, mon fils, je n'en sais rien... C'est ton affaire !

— Eh ben... j'verrai... j'arrangerai ça...

— Alors, c'est promis ?

— Ben oui... c'est promis, m'sieur l'curé...

Les autres péchés allaient tout seuls, comme les petits poissons entrent dans la nasse où les gros ont passé, et Boutroshe fut absous. Et lendemain, quand le « Bahama » rentra ses hautes, ce n'était pas un ange qui s'en allait, mais enfin, il avait l'âme aussi propre qu'une chemise qui revient de la blanchisseuse.

C'est un mois après que l'abbé reçut de Porto-Rico cette carte postale que nous regardions ensemble, l'autre jour. Et il riait, comme moi, mais je crois bien qu'il avait des larmes pleines les yeux. Une photo de port, le même que partout, des cargos, un transat, des hangars, une statue équestre, un ciel d'un bleu de lessive, des palmiers criards. Recuerdo de Arecibo ; et, au verso, d'une grande écriture d'homme habitué à manier la pelle et le grattoir, ces simples mots :

« J'ai laissé tomber Magdalena ».

FRATELLI SPERCO

Tel 44792

Cie Royale Néerlandaise

Départs p.

Anvers Amsterdam Rotterdam

Hambourg

ss Juno vers le 26 Sept

ss Saturnus » » 5 Oct.

Nous prions nos correspondants

éventuels de noter que sur un

seul côté de la feuille.

Vie économique et financière

Le revenu national en Turquie

Chaque habitant a un revenu annuel de 83,13 livres

Vouloir donner en un bref article un aspect, ne fût-ce que résumé, du revenu national d'un pays est certes chose fort mal aisée. Le revenu national, de par le fait qu'il englobe toutes les activités économiques d'une nation, demande, pour être fixé, une série d'études aussi complexes que diverses et qui vont de l'agriculture aux loyers, des petits métiers aux transports et aux banques. Son chiffre est le chiffre maximum que peut atteindre une statistique dans le cadre d'un Etat. Mis en rapport avec le chiffre de la population, le revenu national fournit un des meilleurs indices sur l'activité commerciale et sur le facteur travail de la nation.

Sur une population de 16 millions d'habitants, la Turquie enregistre un revenu national de 1.330 millions de livres (exercice 1935-36) soit 83,13 livres par tête d'habitant. Bien faible si on le compare aux moyennes atteintes dans les pays de l'Europe occidentale et en Amérique, ce dernier chiffre est pourtant en augmentation constante.

Revenu national en millions	Par tête d'habitant
1933/34	1.149,7
1934/35	1.250,1
1935/36	1.330,3

Le chiffre par individu a été calculé à raison de 16 millions d'habitants, la Turquie comptant exactement au recensement du 20 octobre 1935 : 16 millions 200.694 habitants.

Principalement agricole puisque sa population rurale s'élève à plus de 9 millions, la Turquie retire le quart de son revenu national des produits de la terre et du bétail soit 435 millions de livres (1935-36), sur un total de 1.330,3 millions.

En millions de Liras	1933-4	1934-5
Production végétale, frais de production déduits.	220,1	296,6
Production animale, frais de production déduits.	113,0	108,4
Forêts, frais de production déduits.	23,8	26,8
Pêche et chasse (dém.)	2,9	3,2
Total	359,8	435,0

Au milieu de la progression générale, on remarquera que le revenu que fournit l'élevage a sensiblement baissé. Il était de 107,9 millions en 1934-35. Nous avons déjà à plusieurs reprises parlé de l'encouragement que l'on doit donner aux paysans au sujet de l'élevage celui-ci allant de pair avec l'agriculture et étant de par lui-même un sérieux facteur de gain sans grand frais puisque les frais de production ne s'élèvent qu'à 15,0% de ce qu'il rapporte soit 19,1 millions en 1935-36 sur 127,5 millions de revenu brut.

Sur les 296,6 millions que rapporte la production végétale, le blé entre pour 121 millions, suivi de l'orge 46,6 millions ; des légumes, foin et paille 38,5 ; du maïs 23,8 ; du tabac 19,3 ; des raisins frais 17,0 ; du coton 15,7 ; du riz 15,5 ; des olives 12,5.



Une vue d'Eger. — La ville de Teschen revendiquée par la Pologne

Demain Soir au

MELEK

la plus grande ÉTOILE du METROPOLITAN OPERA

GLADYS SWARTHOUT avec

JAN KIEPURA dans

le 1er GRAND FILM MUSICAL de l'ANNÉE :

NUITS NAPOLITAINES

UN FILM MERVEILLEUX dont les DECORS, le SUJET, la MUSIQUE et les CHANSONS NAPOLITAINES feront sensation. Au cours du film vous ENTENDREZ UN ACTE ENTIER de l'Opéra « ROMEO et JULIETTE ».

En Supplément : PARAMOUNT - JOURNAL.

Ehülgazi Behadirhan (1605-1665)

Ce souverain célèbre et cultivé de Hiva est l'auteur d'une histoire intitulée « L'Arbre de généalogie turque ». Il est de la race de Cengiz han et fils de Mehmet han. Sa mère s'appelait Mihribanu. Il naquit dans la ville d'Orgheng. Il a été élu han de Hiva à la place d'Ispeydiyâr, décédé en 1623. De cette date jusqu'en 1643, il régna 20 années, après quoi il abdiqua en faveur de son fils, Ebülmuzafer, et se consacra à l'étude.

Il avait besoin de temps plus que d'un trône. Le goût des choses de l'esprit l'attirait. C'est pendant ses loisirs qu'il travailla à l'achèvement de son histoire.

Cette œuvre a été traduite en français et en allemand. En 1925, elle fut traduite et publiée en turc moderne par le docteur Riza Nur.

Cette histoire contient les traditions et les événements sur la généalogie turque, sur l'histoire des Mongols, sur Cengiz han et ses fils. A la fin de cette histoire est ajoutée une autobiographie d'Ehülgazi dans laquelle sont relatés ses conflits avec son avènement et ses combats pendant son règne. Il eut raison contre ses ennemis. La partie ultérieure de sa biographie a été achevée par son fils, selon son testament. D'après les écrits de notre héros le jour de sa naissance sa ville natale, Orgheng, fut envahie inopinément par les Kazaks.

Ceux-ci furent entièrement détruits par son père.

A la suite de cette victoire, attribuée à la fortune du nouveau-né, le nom d'Ehülgazi (père de la victoire) fut donné à l'enfant.

Abdiquer en son jeune âge, sans y être obligé est le fruit d'une magnanimité, d'une exigence louable de l'esprit qui préfère l'étude à la satisfaction du pouvoir et aux émotions de la guerre. C'est une grande leçon aussi pour les particuliers qui quittent des avantages matériels plus ou moins importants pour s'occuper d'œuvres désintéressées. On peut déduire de ses débats, de ses combats favorables et de ses derniers travaux intellectuels que notre héros était un homme d'énergie, fils d'un père éner-

gique et que sa retraite n'est point basée sur la nonchalance efféminée, ni sur une vieillesse précoce.

J'aime à croire aussi que le père de notre héros était un guerrier vaillant, un cavalier accompli et que seul son mérite militaire avait vaincu les Kazaks et non la fortune du nouveau-né. Cependant ce n'est pas là un préjugé honteux pour le XVIIe siècle puisque dans notre XXe siècle il y a encore des astrologues qui vivent de leur métier et les plus célèbres almanachs les présentent en termes très flatteurs au monde entier.

C'est notre foi ou plutôt notre érudition qui les encourage à continuer.

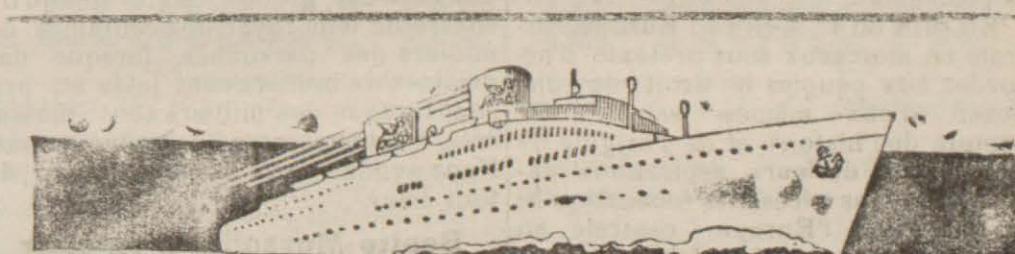
Et malgré la prétention des anthropologues qui voudraient que l'unité de l'espèce humaine fût indéniable il s'est passé tant de siècles depuis l'apparition de l'homme que les races se considèrent, aujourd'hui, plus étrangères l'une à l'autre que... les hommes et les carpes. Donc l'histoire de la généalogie est fort indispensable... Le titre d'auteur d'Ehülgazi est supérieur à celui de sa royauté puisque cette dernière fut éphémère tandis que son histoire est restée immortelle.

M. CEMIL PEKYAHŞI

Un congrès préparatoire pour les études sur les races se tiendra à Addis-Abeba

Rome, le 27. — Le problème raciste étant de stricte actualité aussi bien que de la plus grande importance dans les territoires de l'Empire, vu les peuplades de différentes races soumises à l'Italie et les mesures de protection adoptées dès la conquête de l'Éthiopie, un congrès préparatoire, présidé par le Secrétaire fédéral et tenu par le groupe universitaire fasciste, vient d'être tenu à Addis-Abeba touchant les études sur les races. Les divers congrès qui suivront développeront le programme d'action proposé par le Centre d'études sur les races. Ces congrès ont pour but d'intéresser les universitaires à l'activité déployée par le Centre d'études et à favoriser la propagande au sein des travailleurs.

Mouvement Maritime



ADRIATICA
SOC. AN. DI NAVIGAZIONE VENEZIA

Departs pour	Bateaux	Service accéléré
Pirée, Brindisi, Venise, Trieste des Quais de Galata tous les vendredis (à 10 heures précises)	PALESTINA	30 Sept. à 17 heures
Pirée, Naples, Marseille, Gênes		
Ovasso, Salonique, Volo, Pirée, Patras, Santorini, Brindisi, Ancone, Venise, Trieste	ABBAZIA	29 Sept. à 17 heures
Salonique, Mételin, Izmir, Pirée, Calamata, Patras, Brindisi, Venise, Trieste	VESTA	6 Oct. à 18 heures
Bourgas, Varna, Constantza	QUIRINALE CAMPIDOGGIO VESTA FENICIA DIANA	28 Sept. 21 Sept. 23 Sept. 5 Oct. 12 Oct.
Sulina, Galatz, Braila	QUIRINALE FENICIA	28 Sept. 5 Oct. à 17 heures

En coïncidence en Italie avec les luxueux bateaux des Sociétés « Italia » et « Lloyd Triestino » pour les toutes destinations du monde. Facilités de voyage sur les Chemins de Fer de l'Etat italien. REDUCTION DE 50% sur le parcours ferroviaire italien à partir du point d'embarquement à la frontière et de la frontière au point d'embarquement à tous les passages qui entreprendront un voyage d'aller et retour par les paquebots de la Compagnie « ADRIATICA ».

En outre, elle vient d'instituer aussi des billets directs pour Paris et Londres, via Venise, des prix très réduits.

Agence Générale d'Istanbul

Sarap Iskolesi 15, 17, 141 Muntazze, Galata

Téléphone 44877-8-9. Aux bureaux de Voyages Italia TSI. 44914 W-Lits 41935

Le discours de M. Hitler

cherché à résoudre un problème plus facile que les autres parce qu'entre l'Allemagne et l'Italie une conception du monde semblable donnait une base meilleure à une compréhension.

Certes, la solution de ce problème n'a qu'en partie mon mérite. Car pour l'autre part le grand homme qui dirige aujourd'hui les destinées de l'Italie et que le peuple italien peut être heureux de posséder, a compris l'importance d'une bonne entente entre les deux peuples (Applaudissements frénétiques). Cette bonne entente est devenue maintenant une collaboration vraiment cordiale entre les deux peuples. Un axe a été réalisé. Les deux peuples dans le domaine de la conception de la vie et en politique, sont liés par une amitié inébranlable. (Applaudissements frénétiques) Ici également j'ai fait un pas définitif et unique dans la conviction d'agir ainsi au mieux de l'intérêt de mon pays, car tout ce qui anime nos idées est en fin de compte l'intérêt de notre peuple en son entier. Et cet intérêt consiste en premier lieu dans le fait de pouvoir travailler en paix.

Le problème autrichien résolu...

Deux problèmes étaient encore restés sans solution et ici je devais faire une réserve. Dix millions d'Allemands habitaient au-delà des frontières du Reich et dans des territoires exclusivement allemands dont les habitants désiraient le retour dans le Reich. Ce nombre de dix millions ne signifie pas peu de chose. Il s'agit d'un quart du nombre de la population totale de la France, et si la France pendant quarante années n'a jamais voulu renoncer aux quelques millions de Français en Alsace et en Lorraine alors nous avons bien le droit devant Dieu et devant les hommes de réclamer que ces dix millions d'Allemands fassent partie du Reich (applaudissements frénétiques).

Mes amis, il y a cependant une limite où nous ne pouvons plus faire n'importe quelles concessions puisqu'on le considérerait comme de la faiblesse. Pour ma part, j'ai renoncé assez souvent, mais ici je ne pouvais aller plus loin.

Le plébiscite en Autriche a d'ailleurs démontré combien j'avais raison et combien tout le problème autrichien demandait une solution radicale.

La dernière revendication territoriale en Europe

Nous nous trouvons devant le dernier problème qui doit être résolu et qui sera résolu (ovations frénétiques).

C'est la dernière revendication territoriale que je veux poser en Europe, mais c'est une revendication dont je ne démords pas et que si Dieu le veut je ferai valoir avec succès (applaudissements frénétiques).

Voici en quelques mots l'histoire de ce problème :

En 1918 on a déchiré l'Europe centrale en morceaux sous prétexte d'accorder aux peuples le droit de disposer d'eux-mêmes, sans tenir compte de l'histoire et de l'origine de ces peuples, de leurs aspirations nationales et des nécessités économiques; on a réduit l'Europe centrale en atomes et on a créé des nouveaux Etats comme par exemple la Tchécoslovaquie.

La vie de cet Etat commence par un mensonge et l'auteur de ce mensonge c'est Benès. C'est Benès qui s'est rendu à Versailles et a raconté qu'il existait une nation tchécoslovaque (rires). Il devait inventer ce mensonge pour faire paraître plus grand le nombre restreint de ses compatriotes et pour donner plus de corps à ses

revendications. Ainsi les Tchèques ont commencé par l'entremise de M. Benès à annexer la Slovaquie. Comme cet Etat ne semblait pas viable, on a tout simplement, et ceci en flagrante contradiction avec le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, annexé trois millions et demi d'Allemands et ensuite un million de Hongrois, puis des Ukrainiens des Carpathes et enfin encore quelques cent mille Polonais.

Lorsque je vous adresse la parole maintenant je considère aussi toutes ces parties de peuples opprimés, mais je défends surtout les droits et les revendications de mes compatriotes allemands.

Le régime de terreur

Lorsque Benès fabriqua cet Etat à force de mensonges, il permit d'organiser l'administration selon le modèle des cantons suisses. Nous savons tous comment Benès a réalisé cette administration cantonale. Il a commencé par exercer un régime de terreur. Déjà alors les Allemands ont protesté contre ce régime de la force, mais quelques salves ont eu raison de leur résistance. Depuis lors a commencé une guerre d'extermination. Pendant ces années « d'évolution pacifique » de la Tchécoslovaquie, environ six cent mille Allemands ont dû quitter la Tchécoslovaquie, parce que sinon ils auraient succombé à la faim. Toute l'évolution de 1918 à 1938 a montré une chose bien clairement : Benès était décidé à exterminer petit à petit l'élément allemand de Tchécoslovaquie et jusqu'à une certaine mesure il y est parvenu.

Entretiens le rôle véritable que cet Etat devait jouer devenait de plus en plus évident. On ne cachait plus que la Tchécoslovaquie avait été créée pour servir de glacis pour une attaque contre l'Allemagne. Le bolchévisme s'y est installé pour étendre d'ici son action vers l'Europe occidentale. Mais le plus fort est que cet Etat qui est dirigé par une minorité ethnique force les nationalités qui l'habitent à poursuivre une politique qui un jour doit de nouveau les forcer à combattre contre leurs propres frères de race. Il n'y a pas de chose plus terrible que de forcer des gens d'une autre race à tirer un jour contre leurs propres frères. Lorsque nous avons occupé l'Autriche, j'ai ordonné immédiatement qu'aucun Tschèque ne serait forcé de faire le service militaire dans l'armée allemande. Ainsi j'évitais de provoquer dans le cœur de ces Tchèques un conflit. Mais dans l'Etat de Benès les suites pour les nationalités ont été extrêmement terribles. Je ne veux parler que des Allemands.

Les "bons" apôtres

Le chômage y est extrêmement grave et ils n'ont presque plus d'enfants. Combien de temps une chose pareille peut-elle durer? Lorsque quelques part en Allemagne on enferme un traître ou lorsqu'on met en sûreté quelqu'un qui du haut de la chaire de vérité profère des insultes contre l'Etat, alors en Angleterre et en Amérique l'effervescence est grande. Mais lorsqu'on chasse de leur foyer des centaines de milliers des personnes, lorsque des dizaines de milliers sont jetés en prison, lorsque des milliers sont massacrés, les démocrates ne bougent pas. Nous avons appris à les mépriser de tout cœur.

Benito Mussolini a vu clair

Pendant cette période que nous vivons, il n'y a qu'une grande puissance et un seul homme qui montrent de la compréhension pour la situation affreuse de ce peuple sudète. C'est notre grand ami Benito Mussolini (applaudissements frénétiques). Nous n'oublions pas ce qu'il a fait et si un jour pour l'Italie une situation analogue surgissait, je me pré-

senterais au peuple allemand et je lui demanderais de prendre la même attitude. Et alors ce ne seront pas deux Etats qui se défendent, mais un seul bloc de deux peuples.

J'ai déclaré le 22 février au Reichstag qu'il faut que la situation change. M. Benès a changé de procédé en effet. Il a décrété des dissolutions, des défenses, des confiscations, etc. Personne ne peut nier que pendant tout ce temps, nous autres Allemands, nous avons montré une patience formidable malgré toutes les provocations tchèques et notamment celle du premier mai. Ce qui est arrivé ensuite vous le connaissez. On a déclenché contre nous une campagne infâme de haine internationale. J'avais encore toujours l'espoir qu'en dernière minute les Tchèques reconnaîtraient que ce régime de tyrannie ne pourrait plus être maintenu.

Mais Benès se sentait protégé par la France et l'Angleterre et surtout par la Russie Soviétique. C'est pourquoi il a répondu par de nouveaux ordres de fusillades, par des arrestations, des emprisonnements de tous ceux qui ne lui convenaient pas.

Finalement j'ai osé ma revendication à Nuremberg et elle était très claire : j'ai déclaré que les trois millions et demi Allemands en Tchécoslovaquie devaient recevoir le droit de disposer d'eux-mêmes ainsi que le Président Wilson l'avait promis il y a 20 ans. M. Benès a répondu de la même façon qu'aujourd'hui, c'est-à-dire par de nouvelles morts, de nouvelles arrestations, etc. L'élément allemand devait commencer selon ses intentions par prendre la fuite.

L'intervention de

M. Chamberlain

Et puis vint l'Angleterre. J'ai déclaré nettement à M. Chamberlain que nous considérons maintenant comme l'unique possibilité de solution. Et je n'ai laissé aucun doute que c'est la caractéristique de notre mentalité allemande que nous supportons longtemps avec beaucoup de patience une situation quelconque mais qu'après tout à coup arrive un moment où notre patience est à bout. (Applaudissements frénétiques).

L'Angleterre et la France ont adressé à la Tchécoslovaquie la seule solution possible, c'est à dire celle de transférer le territoire allemand au Reich. Aujourd'hui nous savons exactement ce qui a été dit lors des entretiens que le Dr Benès a eus lorsque ces décisions furent prises. Mais entretemps, il a trouvé un nouvel expédient. Il a concédé que ces territoires devaient être cédés, mais en pratique il ne cède pas de territoire mais il chasse les Allemands de leurs foyers.

Le moment est venu de mettre fin à ce jeu. Les Tchèques dépeuplent en ce moment des régions entières, mettent le feu aux villes et aux villages et lâchent d'exterminer au moyen de gaz et de grenades tout ce qui est allemand. Et ce M. Benès est assis à Prague et il est convaincu que rien ne peut lui arriver parce qu'en désespoir de cause il y a encore toujours l'Angleterre et la France. Je crois donc, mes compatriotes, que le moment est venu de parler une langue absolument franche (ovations frénétiques).

Le mémorandum du Reich

Lorsque quelqu'un montre de la patience comme nous l'avons montré on ne peut prétendre que nous voulons la guerre. Car enfin quelle est la situation? M. Benès est à la tête de sept millions de Tchèques mais ici j'ai devant moi un peuple de soixante quinze-millions. J'ai remis au gouver-

nement britannique un mémorandum avec une dernière proposition définitive allemande. Cette proposition n'est rien d'autre que la réalisation de ce que M. Benès avait déjà promis.

Le contenu de mes propositions est très simple : les territoires à population allemande et qui veulent faire partie de l'Allemagne sont rattachés immédiatement à l'Allemagne et donc pas lorsque M. Benès aura réussi à chasser un ou deux millions d'Allemands, mais maintenant et tout de suite (applaudissements frénétiques). J'ai choisi une frontière qui tient exactement compte de la situation linguistique en Tchécoslovaquie. Je suis cependant encore plus équitable que M. Benès et je ne veux pas profiter de la force et de la puissance dont nous disposons. J'ai donc déclaré de prime abord que ce territoire sera mis sous la souveraineté allemande puisqu'il est habité en majeure partie par des Allemands. Mais j'abandonne aux habitants de ces contrées le soin de fixer définitivement la frontière. Et pour que personne ne puisse dire que le plébiscite n'aurait pas lieu dans des conditions honnêtes, j'ai pris pour modèle de ce plébiscite celui qui a eu lieu dans la Sarre.

Je me suis déclaré même prêt à accepter le plébiscite dans toute la Tchécoslovaquie. Mais M. Benès refusa immédiatement cette idée et ses amis déclarèrent immédiatement qu'il ne pouvait s'agir que d'un plébiscite dans certaines parties.

J'ai dit ensuite à M. Chamberlain que j'étais d'accord d'organiser un plébiscite seulement dans quelques territoires, mais dans ce cas des deux côtés de cette frontière et j'étais également prêt à permettre qu'une commission internationale contrôle tout le plébiscite. J'ai proposé de confier la délimitation de la frontière à une commission germano-tchèque. M. Chamberlain me demanda si une commission internationale ne vaudrait pas mieux. J'ai dit oui. Je me suis déclaré prêt à retirer même pendant le plébiscite les troupes et j'ai déclaré aujourd'hui que j'étais prêt à inviter la « British Legion » à venir dans ces territoires lors du plébiscite, comme elle m'e l'offrirait pour assurer l'ordre et la tranquillité (vives acclamations). Je me suis déclaré prêt à accepter l'arbitrage d'une commission internationale qui fixerait les frontières définitives. Je me suis déclaré prêt à confier toutes les modalités à une commission qui serait composée d'Allemands et de Tchèques.

Pas de situation nouvelle

Quel est maintenant le contenu de ce mémorandum allemand? Rien d'autre que l'application pratique de ce que M. Benès a déjà promis et ceci sous les garanties internationales les plus larges.

M. Benès prétend que ce mémorandum crée une nouvelle situation. En quoi consiste cette nouvelle situation? Sans doute parce que je demande que cette fois-ci M. Benès tienne ce qu'il a promis. Voilà la « nouvelle situation » pour M. Benès.

Il déclare que les Tchèques ne peuvent pas abandonner ce territoire. Il est donc d'avis qu'il suffirait de connaître la revendication du Reich au point de vue juridique, mais que pour le reste les Tchèques peuvent continuer à opprimer le pays. J'ai stipulé maintenant que l'on

force enfin après vingt ans M. Benès à reconnaître la vérité.

Le premier octobre il devra nous céder ce territoire.

M. Benès espère que le monde l'aidera. Il ne cache pas et ses diplomates encore moins qu'ils fondent leurs espoirs sur une intervention parisienne. Ils espèrent que M. Chamberlain devra démissionner, que M. Daladier disparaîtra et que partout auront lieu des révolutions. M. Benès et sa clique fondent leurs espoirs même sur la Russie soviétique. Ils croient encore toujours pouvant se soustraire à leurs obligations.

Deux hommes s'affrontent

Je n'ai qu'une seule réponse : Deux hommes se trouvent en face l'un de l'autre : d'une part M. Benès et de l'autre Adolf Hitler. Nous sommes deux personnes très différentes. Pendant que M. Benès se promenait pendant la guerre mondiale à travers le monde, j'ai fait mon devoir comme soldat de mon peuple. (Ovations frénétiques).

Ja suis reconnaissant envers M. Chamberlain pour tout ce qu'il a entrepris. Je lui ai assuré que le peuple allemand ne veut rien d'autre que la paix. Seulement je ne puis dépasser les limites de notre patience. J'ai d'ailleurs donné l'assurance et je la répète ici que lorsque ce problème sera résolu l'Allemagne ne présentera plus de revendications territoriales en Europe. J'ai donné en plus l'assurance à M. Chamberlain qu'au moment où la Tchécoslovaquie donnera une solution au problème, c'est-à-dire s'entendra pacifiquement avec les nationalités minoritaires de son territoire, sans les opprimer je ne m'intéresserai plus à l'Etat tchécoslovaque.

Mais je tiens à déclarer au peuple allemand que pour ce qui concerne le territoire allemand sudète, ma patience est maintenant à bout (ovations des plus frénétiques). J'ai fait une offre à M. Benès. Elle ne contient rien d'autre que ce que M. Benès a offert lui-même.

M. Benès, a donc maintenant à décider de la paix ou de la guerre. Ou bien il acceptera ma proposition et accordera la liberté aux Allemands, ou bien nous irons la chercher nous-mêmes à la bas.

Nous voulons dire une chose très nettement à l'opinion mondiale :

Pendant les quatre années et demi de la guerre mondiale et pendant les longues années de ma carrière politique, je n'ai jamais été lâche (applaudissements frénétiques). Aujourd'hui je me place à la tête de mon peuple comme premier soldat et derrière moi marche un peuple et il faut que le monde le sache : l'Allemagne d'aujourd'hui est toute autre que l'Allemagne de 1918 (applaudissements enthousiastes).

En cette heure le peuple allemand va pleinement à l'unisson avec moi. Il sent que ma volonté est la sienne. Tout comme son avenir et sa destinée sont entre mes mains ce qu'il y a de plus sacré. Je veux maintenant souligner ma volonté inébranlable, la même volonté que j'ai eue dans les périodes de lutte lorsque comme simple soldat je suis parti à la conquête du Reich. Jamais je n'ai douté du succès de mon entreprise et de la victoire définitive. J'ai rassemblé autour de moi un nombre d'hommes et de femmes courageux.

Ils ont fait le même chemin que moi. Et c'est pourquoi je demande aujourd'hui au peuple allemand de se ranger derrière moi. (Ovations frénétiques). En cette heure nous voulons proclamer notre volonté : elle sera plus forte que toute difficulté et tout danger.

Ainsi nous surmonterons toute difficulté et tout danger. Rien ne changera plus à notre décision. M. Benès n'a qu'à choisir. (Applaudissements frénétiques, longues acclamations, cris : Fuehrer ordonne, nous le suivons).

Le Duce à l'écoute

Rome, 26 A. A. — M. Mussolini, qui rentre à Rome, a entendu le discours du Fuehrer dans son train spécial. Dans toute l'Italie, le discours a été accueilli avec le plus grand intérêt.

La réponse à la Pologne et à la Hongrie

Varsovie, 27. — La Tchécoslovaquie a accepté le mémorandum polonais comme base des négociations.

Une menace

Prague, 26. A. A. — La Radio de Prague a communiqué à 21 heures que tout membre du corps franc sudète qui sera pris, portant un uniforme tchécoslovaque, sera pendu sur le champ.

Sahibi : G. PRIMI

Umumi Neşriyat Müdürlüğü
Dr. Abdül Vehab BERKEM
Bereket Zade No 34-35 M. Hariri ve Sk
Telefon 4023

La presse turque de ce matin

L'Europe en armes

Après avoir résumé, dans le « Kurun », la situation de l'Europe en armes, M. Asim Us se pose cette question :

N'y a-t-il aucun espoir de « sauver » l'Europe de ce terrible désastre? Pour nous, cet espoir existe... Il faut sécher la question des Allemands des Sudètes de celle des Hongrois et des Polonais. Une fois la première réglée par l'annexion au Reich, on pourra constituer un « concert européen » qui réglera, autour du tapis vert, le problème des Hongrois et celui des Polonais, en même temps que tous les autres problèmes européens.

Comme dans un conte

Sous ce titre, M. Nadir Nadi évoque, dans le « Cumhuriyet » et la « République », un traité signé il y a trois mille ans, entre Egyptiens et Hittites. Et il conclut :

Le progrès de la science et de la technique nous trompe. Nous croyons que celui qui prend l'auto, qui monte en avion et parle avec le téléphone est plus intelligent et plus conciliant. L'intelligence n'est qu'un moyen dont se sert pour atteindre au but. Il y a trois mille ans, on se chauffait avec du feu ; maintenant, nous avons le chauffage à la vapeur et à l'électricité.

Comment pouvons-nous conclure que cette perfection technique, dont le but est matériel, puisse avoir un effet identique sur les âmes? Quel est notre critère lorsque nous ne voulons pas donner raison à ceux qui affirment que les progrès techniques font les hommes plus avides, plus anormaux?

Le premier congrès mondial des engrais chimiques

Rome, le 27. — Le premier congrès mondial des engrais chimiques se tiendra, d'après les informations de l'AGIT, à Rome : il aura lieu dans quelques semaines et les délégués de tous les pays agricoles du monde y prendront part. Il s'agit là d'une immense assemblée internationale à laquelle les techniciens et les agronomes les plus illustres apporteront leur collaboration, en même temps que les dirigeants de l'industrie et du commerce des produits chimiques. De nombreux rapports touchant le programme du Congrès ont été publiés par les soins du Comité d'organisation : ces rapports seront distribués à tous les congressistes.

Les divers gouvernements ont déjà nommé leurs délégations respectives. Le vaste programme des travaux auxquels prendront part les membres des Délégations et les Congressistes, comprendra les sujets du plus haut intérêt ayant trait à la technique, à l'économie et à la propagande pour l'emploi des engrais chimiques. Le Congrès aura son siège près l'Institut International d'Agriculture, à Rome.

Dans le but de faire connaître aux congressistes les progrès réalisés en Italie dans le domaine de l'agriculture au cours de ces dernières années, il a été prévu un intéressant programme d'excursions. Pour toute information ainsi que pour les inscriptions au Congrès, s'adresser au secrétariat des Comités nationaux ou au Comité d'organisation du Congrès, 86 viale Regina Elena-Rome.

LA BOURSE

	Lit.
Act. Tabacs Turcs (en liquidation)	1.08
Banque d'Affaires au porteur	10.-
Act. Chemin de Fer d'Anatolie 60 %	24.80
Act. Bras. Réunies Bonomi-Nectar	7.40
Act. Banque ottomane	25.-
Act. Banque Centrale	102.-
Act. Ciments Arslan	9.90
Obl. Chemin de Fer Sivas-Erzurum II	100.-
Obl. Chemin de Fer Sivas-Erzurum II I	100.75
Obl. Empr. intérieur 5 % 1933 (Ergani)	96.-
Emprunt Intérieur	95.-
Obl. Dette Turque 7 1/2 % 1931 tranche Ière II III	19.15
Obligations Anatolie I II III	40.95
Anatolie	39.80
Credit Foncier 1903	103.-
	94.-

CHEQUES

	Change	Fermeture
Londres	1 Sterling	6.07
New-York	100 Dollar	12.4375
Paris	100 Francs	3.40
Milan	100 Lires	6.7075
Genève	100 F. Suisses	28.53
Amsterdam	100 Florins	63.03
Berlin	100 Reichsmark	50.9375
Bruxelles	100 Balgas	21.5825
Athènes	100 Drachmes	1.1075
Sofia	100 Levas	1.4375
Prague	100 Cour.Tchec	4.3550
Madrid	100 Pesetas	6.07
Varsovie	100 Zlotis	23.6925
Budapest	100 Pengös	21.9075
Bucarest	100 Leys	0.9125
Belgrade	100 Dinars	2.84.3
Yokohama	100 Yens	35.4375
Stockholm	100 Cour. S.	31.2925
Moscou	100 Roubles	23.7475

FEUILLETON DU BEYOGLU No. 6

LES Ambitions Déçues

par ALBERTO MORAVIA

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN

par Paul-Henry-Michel

PREMIERE PARTIE

1

Cette leur d'indulgence et de supériorité dans les yeux de Pietro exaspérait Marie-Louise, lui inspirait une haine féroce. Elle se contentait malgré tout :

— Je l'ai toujours pensé, répondit-elle, sèche et péremptoire. D'ailleurs si vous l'aimiez vraiment vous ne seriez pas ici.

— Quel rapport?... fit Pietro un peu déconcerté. C'est autre chose. Je m'intéressais et m'intéresse encore à vous pour des raisons différentes de celles qui me font aimer Sophie.

— Allons, allons, Pietro dit-elle

avec un bon sourire patient, vous êtes trop intelligent et vous vous connaissez trop bien pour jouer devant moi le personnage du monsieur qui croit en toute bonne foi faire un mariage d'amour. Tout le monde sait, et probablement Sophie elle-même, que vous faites un mariage d'intérêt.

D'ailleurs, entendez-vous : personne n'a jamais songé à vous le reprocher. Vous êtes jeune, sans fortune et sans situation ; vous avez d'excellentes raisons de penser à votre avenir.

Votre seul tort est de vous être trompé dans vos calculs.

Sophie est la dernière personne sur laquelle vous auriez dû jeter les yeux.

— Que voulez-vous dire ? murmura

l'autre, déconcerté.

— Je veux dire, expliqua Marie-Louise (et la satisfaction de se venger sans excéder les limites de ce qu'elle tenait pour la vérité pure était à ses propos tout accent de raillerie), je veux dire que Sophie n'est pas du tout la femme qui vous convient.

— Laissez de côté le fait qu'à vingt-sept ans elle n'est déjà pas jolie et qu'à trente elle sera très laide. Ne disons rien non plus de sa sottise qui ne manquera pas de vous nuire dans une carrière où vous auriez besoin d'une femme intelligente et pleine de tact. Négligeons tout cela et arrivons-en au point capital pour vous, à la dot. Comme tout le monde, vous croyez Sophie très riche.

Elle le serait si Matteo, avant de m'épouser, n'avait pas été lui-même très pauvre.

Aujourd'hui c'est moi qui règle les dépenses de Matteo, qui fais les frais de ses spéculations malheureuses, de ses maîtresses et de tout. Mais avant notre mariage, c'était Sophie.

Sophie, en attendant qu'une femme riche et stupide voudrait bien épouser son frère, pourvoyait à tout.

Je crains donc que, pour finir, cette fameuse dot ne se réduise à peu de chose.

Pour toutes ces raisons, conclut-elle en prenant sur sa table de nuit une cigarette, quand les gens viennent me raconter sur votre compte leurs éter-

nelles histoires...

— Quelles histoires ?
— Que sais-je ? Que vous êtes un coureur de dots, un arriviste et pis encore, je ne manque jamais de répondre : doucement, il est tout cela, c'est entendu, mais pas dans la circonstance. Car dans la circonstance, la bonne affaire, il se peut fort bien que ce ne soit pas lui qui la fasse, mais Sophie.

Cette lumière crue sur une réputation si peu conforme à l'idée qu'il avait de lui-même acheva de désorienter Pietro. Muet et interdit, il regarda un instant la femme puis, s'accrochant de nouveau à l'idée qu'elle parlait ainsi pour se venger :

— Vous, Marie-Louise, dit-il, vous avez de bonnes raisons de me détester. Je suis le premier à reconnaître que je me suis mal conduit à votre égard. Cela, d'ailleurs, explique vos remarques désagréables. Si ce que vient d'arriver ne s'était pas produit vous ne me parleriez pas de la sorte.

Marie-Louise exultait : Pietro, sans le savoir, se mettait entre ses mains.

Mais non ! s'écria-t-elle avec un accent de générosité et de surprise, vous vous trompez, cher ami. Je ne veux pas que vous supposiez dans mes propos l'effet de la rancune que je pourrais vous garder. Ce serait bien injuste de ma part ; et bien mesquin. Entre ce qui s'est passé tout à l'heure et ce que je vous dis, il n'existe (à suivre)